Théaulon de Lambert, Marie
Emmanuel Guillaume Marguerite
Héloïse

HÉLOÏSE,

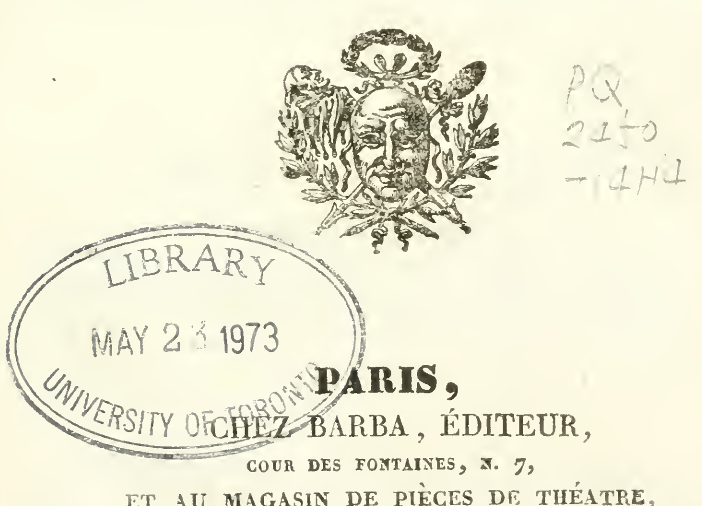
OU

LA NOUVELLE SOMNAMBULE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS;

Par M. E. Théaulon.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 25 octobre 1827.



PARIS,
CHEZ BARBA, ÉDITEUR,
COUR DES FONTAINES, N. 7,
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
AU PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
REMI, vieillard, père d'Héloïse......	MM. GUILLEMIN.
Le Colonel FLAVIGNY...............	LAFONT.
Le Colonel SAINT-ALBERT.........	FÉDÉ.
MULDOR, banquier..................	LEPEINTRE J^e.
Mme de BRÉVANNES, jeune veuve, parente du banquier..................	Mlles CLARA.
HÉLOISE, fille de Remi.............	J. COLON.
JUSTINE, jeune ouvrière............	MINETTE.
Amis de Muldor.	
1er Domestique de Muldor............	MM. CHALBOS.
2e Domestique *idem*..................	ÉMILIEN.
Une Femme de chambre.............	Mme BODIN.
Laquais de Muldor.	
Cinq Ouvrières.	

(*La scène est à Paris.*)

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

HÉLOÏSE,

OU

LA NOUVELLE SOMNAMBULE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente une mansarde; au fond une croisée qui est censée donner sur la corniche d'une grande maison; à gauche la porte d'entrée sur l'escalier; à droite une porte conduisant dans une autre chambre; une table et des chaises grossières.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOISE *à la fenêtre*, JUSTINE.

JUSTINE, *travaillant.*

Jamais ça ne sera fini pour demain... même en passant la nuit; si nous ne faisons pas venir deux ou trois ouvrières... votre trousseau de mariage ne sera pas terminé... et on dit que ça porte malheur.

HÉLOISE.

A la mariée, Justine?

JUSTINE.

Non, mamz'elle, au marié... c'est toujours comme ça... mais, qu'est-ce que vous allez donc toujours regarder par cette fenêtre?... ça donne sur un jardin, et les arbres sont si touffus...

HÉLOISE.

Il me semblait entendre les sons de cette harpe que nous écoutions, le mois dernier, avec tant de plaisir.

JUSTINE.

Nous ! c'est-à-dire vous. Parce que moi... j'aime mieux une orgue de Barbarie... ça joue des contredanses... et ça vous rappelle des souvenirs de toutes les couleurs. En entendant... une poule... on se dit : Tiens, j'ai dansé celle-là à la Grande Chaumière, avec le petit pharmacien de la rue du Bac... Si c'est une pastourelle, on pense au petit trompette du 5ᵉ de hussards qui avait l'air malin comme tout, à l'Ermitage... Avait-il l'air malin... le petit trompette ! avec son nez... comme son instrument.

HÉLOISE.

Travaille et laisse-là tes contes ; si mon père t'entendait...

JUSTINE.

Oui, mais il ne peut pas m'entendre, attendu qu'il est dans sa chambre, et que sa porte est fermée... Il faut convenir que c'est un homme bien sévère, que M. Remi, de n'avoir pas voulu vous laisser venir une seule fois avec moi, le dimanche, à l'Ermitage ou aux Montagnes Françaises de Belleville : c'est-là qu'on s'amuse... Par exemple, je ne dis pas que vous auriez fait à Belleville ou à l'Ermitage la connaissance du colonel qui va vous épouser, parce que, en fait de grades, ça ne va pas plus haut que sergent-major ou maréchal-des-logis chef... Mais, dame... on danse... on rit... et ça fait arriver le lundi... (*A Héloïse qui est retournée à la fenêtre.*) Eh bien ! est-ce que vous l'entendez, cette harpe ?

HÉLOISE.

Non, je ne la vois même plus... car ces vilains maçons ont élevé un échafaudage devant le balcon du premier... Autrefois je pouvais distinguer la dame qui nous faisait entendre des accords si doux !.. et le croirais-tu, chère Justine, plus d'une fois j'ai rêvé que j'étais à sa place et que je jouais de la même harpe !..

JUSTINE.

Tiens, vous allez vous marier, et vous vous amusez à rêver à ça, vous ?

HÉLOISE.

A quoi veux-tu donc que je rêve ?

JUSTINE.

Dame, à votre mari ; il me semble qu'il est bien assez gentil pour qu'on rêve de lui : un jeune colonel qui a deux

jolies moustaches. O Dieu! allez-vous être heureuse avec lui!

HÉLOISE.

Oh! oui, Justine, je serai heureuse, car je l'aime bien!.. Et qui ne l'aimerait pas? Riche, puissant comme il est, épouser une pauvre ouvrière! venir la chercher jusque dans une obscure mansarde... lorsque dans le monde... tant de femmes, sans doute...

JUSTINE.

Il est sûr que vous avez eu là un fier bonheur! Et dire que ça pouvait m'arriver comme à vous; car enfin, en entrant ici, il n'avait qu'à me voir la première... ça pouvait lui faire le même effet... la tireuse de cartes que j'ai consultée me l'a bien dit: elle m'a même parlé d'un certain valet-de-cœur... qui doit se présenter incessamment... pour m'épouser... Et malgré une certaine dame-de-pique... suffit.

HÉLOISE.

Quand le colonel est monté chez nous, Justine, il m'avait déjà vue...

JUSTINE.

Tiens! et où ça, vous ne sortez jamais?

HÉLOISE.

A cette croisée... du fond du jardin.

JUSTINE.

Oh! vous m'en direz tant...

HÉLOISE.

Air *de la Mère au bal.*

Tant que l'hiver affligea la nature,
Dans ce jardin il venait s'installer,
Et ces tilleuls, dépouillés de verdure,
N'empêchaient point nos yeux de se parler;
Mais le printemps vint enfin à paraître,
Et tout masquer par des rameaux naissans:
C'est, entre nous, la seule fois, peut-être,
Qu'on ait gémi du retour du printemps.

JUSTINE.

Et, alors, comme il ne pouvait plus vous regarder de loin, il s'est décidé à venir vous regarder de près: de quoi vous plaignez-vous?

HÉLOISE.

Oui, à présent... mon chagrin est passé... mais tais-toi, Justine, voici mon père.

JUSTINE.

Je ne dis plus rien.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. REMI.

REMI.

Mademoiselle Justine!

JUSTINE.

Monsieur Remi!

REMI.

Voudriez-vous avoir la bonté d'aller porter cette lettre chez le concierge du banquier Muldor.

JUSTINE.

La maison d'à-côté... celle où est logé le colonel Saint-Albert, le prétendu de mam'zelle, l'hôtel de ce grand jardin, enfin.

REMI.

C'est cela même... Vous m'obligerez beaucoup.

JUSTINE.

J'y vas tout de suite, monsieur Remi... Ah! dites donc, mam'zelle Héloïse... ferai-je avertir les ouvrières pour venir nous aider à finir votre trousseau... Ce soir... en travaillant à quatre ou à cinq jusqu'à minuit, ça nous dispenserait de passer toute la nuit.

HÉLOISE.

Le veux-tu, mon père?

REMI.

Oui, mon enfant, puisque c'est enfin aujourd'hui le dernier jour... Mademoiselle Justine, je vous recommande de ne conduire ici que des jeunes personnes...

JUSTINE.

Oh! soyez tranquille, monsieur Remi... je n'en connais pas d'autres... la petite Augustine... que vous avez déjà vue... ma cousine Julie... la grande Adèle... Par exemple, je me garderai bien de vous amener la petite Gogo, que vous connaissez... attendu qu'il lui est arrivé une histoire.. Elle croyait, parce qu'elle était la filleule d'un curé... Eh bien! pas du tout, ça n'y a rien fait... et voilà à présent qu'on dit...

REMI, *sévèrement.*

C'en est assez, mademoiselle Justine... Allez porter cette lettre...

JUSTINE.

(*A part.*) Oh! je me suis oubliée... (*Haut.*) Pardon, monsieur Remi, je n'y entends pas malice... Voyez-vous, je parle trop, et voilà tout... Pardon, je vais faire votre commission.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

M. REMI, HÉLOISE.

REMI.

Combien je souffrirais, ma chère Héloïse, d'avoir été forcé de te donner de telles compagnes, si je n'étais rassuré par la bonté de ton cœur et la sûreté de tes principes.... Quel trésor je donne au colonel Saint-Albert!

HÉLOISE.

Convenez aussi que le hasard m'a bien servie. Vous perdez votre fortune; obligé de vous cacher pour n'être point arrêté, et de vivre de travail, de privations, nous venons, vous comme un pauvre vieux soldat, moi comme une simple ouvrière, habiter cette obscure mansarde; et trois mois se sont à peine écoulés, que j'y trouve pour époux le colonel de Saint-Albert, le plus aimable et le plus distingué de tous les jeunes gens du jour.

REMI

Ah! je l'avoue, mon enfant, j'ai long-temps douté que les intentions du colonel fussent sincères; j'ai cru d'abord que, dégoûté des plaisirs du grand monde, ou trompé par quelque coquette, comme on en voit tant à Paris, le cocolonel voulait chercher une de ces aventures romanesques, dont l'héroïne est toujours la victime, et je n'avais accueilli qu'avec froideur ses premières propositions; mais quand j'ai pu lire dans son ame, lorsque j'ai connu la loyauté de son amour, quand je l'ai vu solliciter avec ardeur auprès du ministre la permission d'unir son sort à la fille d'un vieux et pauvre soldat, j'ai remercié le Ciel, qui dans mon infortune même, donnait à ma fille un époux digne d'elle, et lui préparait un si brillant avenir.

HÉLOISE.

Mais pourquoi ne lui avoir pas encore fait connaître ton véritable nom? tu ne pouvais pas toujours le lui cacher.

REMI.

Non, sans doute; mais plus le colonel a montré de délicatesse et de loyauté, plus j'ai dû lui cacher mon nom jusqu'au moment où mes créanciers me permettront de le reprendre avec honneur. Je leur ai tout abandonné; et peu satisfaits de la misère à laquelle je me suis condamné pour remplir mes engagemens, ils en voulaient à ma liberté; sans toi, chère enfant, j'aurais pu leur laisser encore cette garantie; mais que serais-tu devenue dans Paris, sans appui, sans parens? C'est pour toi seule que j'ai pu consentir à fuir, à me cacher, laissant au monde, dans lequel mon infortune n'a fait malheureusement que trop d'éclat, le soin d'interpréter selon son caprice, le motif de ma disparution. Mais je connais la générosité du colonel de St.-Albert, lui dire mon nom, c'était lui imposer des sacrifices qui péseraient trop à ma délicatesse. Depuis que ce mariage est arrêté, j'ai fait agir une personne sûre, toutes les difficultés sont aplanies, et demain, je l'espère, en t'offrant à ton époux, je pourrai lui apprendre que, si, dans l'excès de son amour, il ne craignait pas d'unir son sort à la fille d'un pauvre soldat, à une modeste ouvrière, le hasard a voulu que cette modeste ouvrière, que ce pauvre soldat portassent un nom qui ne ternira point l'éclat du sien.

HÉLOISE.

Pour moi, le ciel m'en est témoin, auprès de toi, je n'ai rien regretté de l'opulence où je fus élevée; rien! oh! je me trompe, j'ai regretté ma harpe: car c'était tout ce que j'aimais sur la terre après ma mère et toi.

REMI.

Ta harpe! En effet, si j'en crois ce que l'on m'écrivait à l'armée, tu étais très-forte musicienne, et le désir de briller...

HÉLOISE.

Forte, oui; mais ce n'est pas un sentiment frivole qui m'a fait regretter cette harpe chérie. Ma mère, tu t'en souviens, n'avait voulu confier à personne le soin de mon éducation: c'était elle qui me donnait toutes mes leçons, et tu sais comment nous la perdîmes... quel souvenir!

Air *de Joseph.*

Mourant d'une langueur cruelle,
Mais gardant encor sa raison,
Un jour... viens, suis-moi, me dit-elle,
Que je te donne ta leçon :
Sa main, qu'agitait le délire,
Sur la corde erre sans appui ;
Un dernier son s'échappe.... expire :
Ma mère expirait avec lui.

(*Oppressée par ses sanglots, elle se cache dans le sein de son père.*)

REMI, *retenant ses pleurs.*

Calme-toi, mon enfant !

HÉLOISE.

Pauvre mère !... Comme elle m'aimait !... Depuis ce jour, j'ai pris la harpe dans une si grande affection... ses sons remplisssent mon âme de bonheur et de mélancolie.... et, dans tous mes rêves, il me semble que je prends encore des leçons de ma mère...

REMI.

Puisque la harpe te plait tant, tu pourras bientôt retrouver cet innocent plaisir... et dès que tu sera mariée...

HÉLOISE.

Oui, ce sera mon premier soin : M. de Saint-Albert me l'a bien promis.

REMI.

Voici le colonel.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Bonjour, mon respectable ami ; bonjour, ma chère Héloïse ; je viens vous annoncer que tous mes vœux sont remplis : le ministre vient de donner son consentement à mon mariage.

HÉLOISE.

Que je suis contente !

REMI.

Eh quoi ! son excellence n'a pas dédaigné, pour un obscur soldat...

LE COLONEL.

Non, digne ami; en France le courage sera de tout temps la première noblesse.

REMI.

Savez-vous, monsieur de Saint-Albert, que je doutais encore, il y a quelques jours, du bonheur de mon Héloïse? je ne pouvais me persuader qu'un homme de votre âge, possesseur d'une fortune si considérable, et maître d'un si brillant avenir, eût réellement le projet de donner son nom à une jeune fille qu'il avait aperçue à la fenêtre d'une mansarde.

LE COLONEL, *avec gaîté.*

Eh! mon ami, c'est justement là ce qui m'a déterminé.

AIR *de Julie.*

A cette fenêtre élevée,
Lorsque je vis cet ange de candeur
Par le malheur trop long-temps éprouvée,
Mon âme rêva le bonhur!
La félicité m'est promise;
Car, pour ce lien éternel,
C'est en regardant vers le ciel
Que j'aperçus mon Héloïse.

REMI.

Oui, mais ne craignez-vous pas qu'avec le temps le souvenir de cette mansarde...

LE COLONEL.

M. Remi, rendez-moi plus de justice. J'aime votre fille d'un amour que ses vertus feront durer toujours, et cet amour même, dût-il avoir un terme, il me restera toujours cette philosophie qui me dit que le courage élève, ennoblit les hommes; et la vertu, n'est-ce pas le courage des femmes? Mais il faut que je vous quitte; j'attends la visite d'un jeune colonel de mes amis, qui vient à Paris pour assister à mon mariage. Je vous demanderai la permission de vous le présenter dans la journée. Le colonel de Flavigny est un homme sûr, un ami loyal et sincère; nous avons fait ensemble les campagnes de la dernière guerre; c'est en présence de l'ennemi que notre amitié a commencé, et ces amitiés-là ne craignent rien des hommes et du temps.

REMI.

Le colonel de Flavigny, j'ai beaucoup entendu parler de lui. (*Héloïse lui fait un signe.*)

LE COLONEL.

Vous êtes comme l'ennemi?... C'est l'un des plus braves officiers de l'armée, et l'on sait que nous n'en manquons pas; dès qu'il sera reposé je vous l'aménerai.

REMI, *riant.*

Pour achever de le délasser, n'est-ce pas? Du reste, au point où nous en sommes, ma fille et moi, nous recevrons votre ami comme un autre vous-même; mais; puisque vous descendez, je sors avec vous; adieu, mon enfant, je ne tarderai point à rentrer.

HÉLOISE.

Oh! je t'en prie.

AIR *de l'Orphelin.*

Près de ta fille chérie
Reviens, reviens promptement;
C'est le bonheur de ma vie
De te voir à chaque instant.

REMI.

Bientôt un époux, ma chère,
Partagera ce bonheur.

HÉLOÏSE, *leur prenant la main.*

Oui, mon époux et mon père,
C'est tout l'espoir de mon cœur.

ENSEMBLE.

Près de ta fille chérie, etc.

REMI.

Près de ma fille chérie
Je reviendrai promptement;
C'est le bonheur de ma vie
De te voir à chaque instant.

LE COLONEL.

Mon Héloïse chérie:
Reçois ici mon serment:
C'est le bonheur de ma vie
De te voir à chaque instant.

(*Remi et le Colonel sortent.*)

SCÈNE V.

HELOISE *seule, courant à la fenêtre.*

Ah! je crois que je l'entends... Non, non, ce sont les sons lointains d'un piano, et ce n'est pas la même chose. En vérité, je crois que je deviendrai folle avec ma harpe.

SCÈNE VI.

HÉLOISE, JUSTINE.

JUSTINE.

Ah! enfin me voilà de retour, et les autres sont avertie

pour neuf heures... Elles ne voulaient pas venir parce que c'était hier dimanche, et que le lundi, ordinairement, ces demoiselles se reposent... Dame, quand on a travaillé six jours de la semaine et dansé toute la nuit du septième, il est bien permis d'avoir envie de dormir; enfin elles m'ont promis; mais à condition qu'on leur donnerait du café.

HÉLOISE.

Tu te chargeras de ce soin, Justine.

JUSTINE.

C'est déjà fait, mam'zelle... je suis entrée dans le café d'en bas, où j'ai demandé six demi-tasses pour ce soir onze heures... C'est le grand brun, dit le beau garçon, qui les apportera... Encore un bon enfant que ce M. Palouchet; quelle grâce ça vous a quand ça sert les pratiques.

AIR : *Vaudeville de la sortie de pension.*

Avec quelle noblesse il verse
La crême et le café moka;
Jamais, je crois, dans son commerce,
On n'en vit un pareil à ça.
Le dimanche, il est tout aux belles,
Mais tout entier à son état;
La semaine, il est avec elles
Comme une carafe d'orgeat.

HÉLOISE.

Quelqu'un vient, Justine?

JUSTINE.

Eh! c'est une belle dame.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME DE BRÉVANNES, UN VALET, *qui porte des étoffes.*

MAD. DE BRÉVANNES.

N'est-ce pas ici l'atelier de mademoiselle Héloïse Remi?

HÉLOISE.

C'est moi-même, madame, pour vous servir.

MAD. DE BRÉVANNES, *à part.*

(*Avec émotion.*) C'est elle.

HÉLOISE.

Oh! regarde, Justine, comme cette dame a l'air aimable et bon.

MAD. DE BRÉVANNES, *à part.*

AIR *de Léocadie.*

Elle est jolie!
Et dans mon sein

La jalousie
Renaît soudain.

HÉLOÏSE, *à part.*

Grâce légère,
Maintien charmant :
Elle doit plaire
En se montrant.

MAD. DE BRÉVANNES.

Ah ! que je souffre en admirant ses traits !
Il me semble que je la hais.

(*Après l'avoir regardée de nouveau.*)

ENSEMBLE.

Elle est jolie !
Et dans mon sein
La jalousie
Renaît soudain.

HÉLOÏSE.

Qu'elle est jolie !
Mais quels chagrins
Troublent sa vie.
Que je la plains !

HÉLOISE.

a dame, puis-je savoir...

MAD. DE BRÉVANNES.

Mademoiselle, ce sont des robes de bal que je voudrais faire faire ; on m'a vanté votre talent en ce genre... et je venais...

JUSTINE.

Oh ! d'abord, ce n'est pas pour nous vanter.... tout ce qui sort d'ici est... du bon et du soigné... Mais, pour le quart-d'heure...

HÉLOISE.

Tais-toi, Justine. (*Haut.*) Madame, je suis très-flattée d'avoir mérité votre confiance ; mais il m'est impossible de remplir vos désirs... A compter de demain, cet atelier est fermé ; je me marie...

MAD. DE BRÉVANNES, *à part.*

Il est donc vrai... le colonel de Saint-Albert....

HÉLOISE.

Je suis bien fâchée, madame, que cette circonstance me prive du plaisir de travailler pour vous... mais, si vous voulez avoir confiance dans mademoiselle Justine, elle pourra...

MAD. DE BRÉVANNES.

Non, mademoiselle, je vous remercie...

JUSTINE.

Tiens, elle n'a pas confiance en moi; c'est un peu fort, par exemple... Apprenez, madame, que je suis aussi forte ouvrière que qui que ce soit; et que j'en ai habillé en mousseline, en mérinos ou en satin...

HÉLOISE.

Justine, tais-toi, je t'en prie.

MAD. DE BRÉVANNES, *à part.*

Voilà donc celle qui va porter le nom de Saint-Albert, et contracter un mariage que tant de femmes du monde eussent envié. Oui... elle est bien... elle est fort bien; mais son état... sa naissance... Bizarre caprice des hommes...

JUSTINE, *bas à Héloïse.*

A-t-elle donc l'air sournois, cette dame-là,

MAD. DE BRÉVANNES.

Je suis très-contrariée, mademoiselle, de m'être présentée si tard; je suis invitée aux fêtes brillantes du mariage de M. de Saint-Albert, et je n'aurais pas été fâchée que la robe que je porterai ce jour-là eût été faite par vous.

JUSTINE.

C'est ça, pour qu'on fît compliment à la fiancée sur la façon...

MAD. DE BRÉVANNES, *feignant la surprise.*

Quoi, mademoiselle serait?.. Ah! si... j'avais su...

HÉLOISE.

Je suis désespérée, madame, de n'avoir pas le temps de vous procurer cette légère satisfaction.

MAD. DE BRÉVANNES.

(*A part.*) Aurait-elle de l'esprit. (*Haut.*) Vous faites un beau rêve, mademoiselle.... mais, prenez garde au réveil...

HÉLOISE.

Madame...

MAD. DE BRÉVANNES.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Vous rêvez déjà l'opulence,
Et les grandeurs et le plaisir;
Mais le sort est plein d'inconstance,
Et votre rêve peut finir.
L'or, les grandeurs, à l'instant même,
Tout fuit...

HÉLOÏSE, *avec âme.*

Qu'importe, en vérité,

Si l'amour de celui qu'on aime
Demeure une réalité.

JUSTINE.

C'est bien répondu, ça.

MAD. DE BRÉVANNES.

Peut-être, pardonnez-moi ce conseil, mademoiselle, il eût été plus sage pour vous de rester dans la condition où le sort vous avait placée, et de faire un mariage modeste, comme vos compagnes.

JUSTINE.

C'est ça, un sergent-major... ou un maréchal-des-logis.

HÉLOISE.

Je vous remercie de vos avis charitables, madame; mais, malgré ma jeunesse et mon inexpérience, mon cœur m'a dicté mon devoir.

MAD. DE BRÉVANNES.

Votre cœur!.. son cœur!.. (*Avec ironie.*) En vérité, tout le monde s'en mêle...

AIR *de mon ami Pierre.*

Douleur extrême,
Cruels regrets,
Celui que j'aime,
Je le perdrais!
Mon cœur s'irrite
De tout ses feux;
Quittons bien vîte,
Quittons ces lieux.

ENSEMBLE.

Douleur extrême,
Cruels regrets, etc.

HÉLOÏSE.

Celui que j'aime,
Sans nuls regrets,
Bonheur suprême,
Suit ses projets.

(*Mad. de Brévannes sort.*)

SCÈNE VIII.

JUSTINE, HÉLOISE.

JUSTINE.

Avez-vous vu quels yeux elle vous faisait, cette dame?... elle les ouvrait comme ça... Bah! je ne pourrai jamais les

ouvrir comme elle; mais, qu'est-ce qui vient là, encore?... eh! c'est M. le colonel; il est avec un monsieur...

HÉLOISE

Il n'est pas seul... et moi qui suis dans un négligé...

(Elle se sauve à droite.)

SCÈNE IX.

JUSTINE, LE COLONEL, FLAVIGNY.

LE COLONEL.

Cette femme que nous venons de rencontrer et qui semblait se cacher sous son voile... si je ne me trompe, c'est madame de Brévannes dont je te parlais.

FLAVIGNY.

Je ne l'ai pas reconnue.

LE COLONEL.

M. Remi n'est pas rentré?

JUSTINE.

Non monsieur, pas encore.

LE COLONEL.

Et mademoiselle Héloise?

JUSTINE.

Elle est là, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

Veuillez lui dire que je suis ici...

JUSTINE.

Oui, Monsieur le colonel... (*Apart.*) L'autre a des moustaches aussi... c'est peut-être le valet-de-cœur dont m'a parlé la diseuse de bonne aventure... Je le voudrais, car il est gentil.

SCÈNE X.

FLAVIGNY, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Tu vois, mon cher Flavigny, le modeste asile où je suis venu chercher une femme.

FLAVIGNY.

On ne dira pas que la fortune t'a séduit.

LE COLONEL.

C'est la vertu, mon cher Flavigny! c'est l'innocence, unie à la douceur, à la bonté.

FLAVIGNI.

Tu as toujours eu la tête un peu romanesque... du reste, je suis loin de te blâmer... Riche, indépendant... tu prends le bonheur où tu le trouves, et tu fais bien...

Air *d'Amédée Beauplan.*

Vîte! il faut saisir les jours du bonheur;
L'instant qui les suit est souvent trompeur.
En vain la raison veut gronder bien fort :
Quand on est heureux, on n'a jamais tort.
On le sait fort bien, le monde est méchant;
Toujours à médire il eut du penchant.
Et, bien qu'Héloïse ait de grands attraits,
Il pourra blâmer le choix que tu fais.
Mais quand sa vertu promet à tes jours
Le charme si doux des premiers amours;
Lorsque son esprit, son cœur noble et bon,
T'offrent le bonheur, dois-tu dire non?...
Non! il faut saisir les jours de bonheur;
L'instant qui les suit est souvent trompeur.
En vain la raison veut gronder bien fort :
Quand on est heureux, on n'a jamais tort.
On le sait fort bien, le monde est méchant.

LE COLONEL.

Héloïse d'ailleurs est la fille d'un soldat respectable : M. Renia trente ans de service; il est couvert de blessures... Ce sont des titres...

FLAVIGNY.

A qui le dis-tu? Mais ce projet de mariage est venu bien spontanément : il me semblait avoir entendu dire que tu devais épouser madame de Brévannes?

LE COLONEL.

Oui, il en fut question, il y a dix-huit mois : la jeune veuve ne m'était pas indifférente; mais je crus m'apercevoir bientôt qu'elle m'aimait un peu moins que le monde et les plaisirs; et comme je n'en étais pas fortement épris... Je rompis un projet à peine commencé.

FLAVIGNY.

Elle doit être piquée contre toi : les femmes ne pardonnent guères les ruptures qui ne viennent point d'elles.

LE COLONEL.

Oui; mais madame de Brévannes a pris son parti gaîment, et demain elle épouse le vieux banquier Muldor, le maître du brillant hôtel où je suis logé, et qui touche à cette maison. Ce banquier est un homme qui connaît ce qui se passe dans

toutes les villes de l'Europe, et ne sait jamais ce qui se fait dans sa maison. C'est un excellent homme du reste, fort généreux, et bon convive. Madame de Brévannes est sa parente, et loge chez lui depuis long-temps, c'est elle qui fait les honneurs de sa maison... Ce mariage est peut-être la meilleure affaire que le vieux banquier aura faite.

FLAVIGNY.

Pour lui!

LE COLONEL.

Non, pour elle; mais voici mon Héloise. Regarde, Flavigny, et juge si je pouvais mieux choisir.

SCÈNE X.

LES MÊMES, HÉLOISE *parée*, JUSTINE.

LE COLONEL.

Voici, ma chère Héloïse, cet excellent ami dont je vous parlais tout à l'heure.

FLAVIGNY.

Je me félicite, mademoiselle, de pouvoir... (*il la regarde et demeure surpris*) c'est singulier...

LE COLONEL, *à part*.

On dirait qu'il la reconnaît.

AIR : *Je n'y puis rien comprendre.*

ENSEMBLE.

FLAVIGNY.

Quelle est donc sa surprise!
Oui, les traits d'Héloïse
Ne me sont pas inconnus.

LE COLONEL.

Quelle est donc ma surprise!
Quoi! les traits d'Héloïse
Ne lui sont pas inconnus.

HÉLOÏSE.

Je conçois sa surprise;
Car les traits d'Héloïse
Ne lui sont pas inconnus.

Ah! monsieur, combien mon père
Sera fâché, ce soir,
Que cette absence involontaire
Le prive de vous voir.

FLAVIGNY, *à part*.

C'est encore là sa voix charmante.

LE COLONEL.

Eh bien! comment la trouves-tu?
Quelle grâce noble et touchante!
Quel sourire aimable... ingénu.

ENSEMBLE.

FLAVIGNY

Quelle est donc sa surprise!
Oui, les traits d'Héloïse
Ne me sont pas inconnus.

LE COLONEL.

Quelle est donc ma surprise!
Quoi! les traits d'Héloïse
Ne lui sont pas inconnus.

HÉLOÏSE.

Je conçois sa surprise;
Car les traits d'Héloïse
Ne lui sont pas inconnus.

HÉLOISE.

Combien je regrette, monsieur, que mon père...

FLAVIGNY.

Oh! je reviendrai, mademoiselle.

JUSTINE, *à part.*

Il reviendra! est-ce qu'il dit ça pour moi.

FLAVIGNY

D'ailleurs, c'est moi qui suis le garçon de noce, et en cette qualité, il faudra bien que je m'entende avec M. Remi... Mais il se fait tard, et je ne veux pas vous déranger plus long-temps... On a tant d'apprêts à faire la veille d'un mariage.

JUSTINE.

Oh! sûr qu'on en a; c'est à n'en pas finir...

FLAVIGNY.

C'est une de vos compagnes? mademoiselle.

HELOISE.

C'est mademoiselle Justine, monsieur... une excellente fille qui m'aidait dans mes travaux.

JUSTINE.

Et qui travaille solidement, M. le colonel. Bien à votre service, quand vous aurez quelque robe à faire faire...

FLAVIGNY.

Mademoiselle Justine... est fort amusante.

JUSTINE, *à part.*

Je crois que je lui fais impression : c'est mon *valet de cœur*, c'est sûr.

LE COLONEL.

Mademoiselle Justine dissipe souvent, par sa gaîté, les ennuis de mademoiselle Héloïse.

FLAVIGNY, *s'approchant d'Héloïse tandis que le colonel est près de Justine.*

Vous rappellez-vous l'hôtel de Rostande ?

HÉLOISE, *bas.*

Silence, Monsieur !

FLAVIGNY.

Qu'est devenue cette harpe dont les brillans accords...

HÉLOISE.

Silence... de grâce...

FLAVIGNY, *à part.*

C'est elle-même !

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'ils se disent donc tout bas; est-ce que mademoiselle Héloïse serait ma *dame de pique...*

LE COLONEL, *à part.*

Je crois m'être aperçu que Flavigny lui parlait en particulier.

FLAVIGNY.

Allons, mon ami, ne dérangeons pas plus long-temps mademoiselle.

AIR : *Allons réveiller tout le monde.*

Oui, mon ami, sans plus attendre,
En ce moment retirons-nous;
Ah! son regard est si doux et si tendre,
Que ton bonheur va faire des jaloux.

LE COLONEL, *à part.*

Jaloux! ah! je commence à l'être;
Mais bannissons un odieux soupçon :
Les vertus quelle fait paraître
Doivent rassurer ma raison.

Oui, mon ami, sans plus attendre,
En ce moment retirons-nous, etc.

(*Flavigny et le colonel sortent.*)

SCÈNE XII.

JUSTINE, HÉLOISE.

HÉLOISE.

Voici la nuit : allume la lampe, Justine.

JUSTINE, *préoccupée.*

Oui, Mamselle... Comme ça m'irait cet autre colonel....

HÉLOISE.

M. le colonel de Flavigny m'a reconnue : s'il allait dire au colonel le secret de mon père? n'importe... après tout... ne faut-il pas qu'il l'apprenne tôt ou tard...

JUSTINE.

Ah! voici ces demoiselles.

HÉLOISE.

Justine, distribue leur l'ouvrage.

(*Elle entre dans sa chambre.*)

JUSTINE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE XIII.

JUSTINE, CINQ JEUNES OUVRIÈRES.

CHOEUR.

Air *du Parlementaire.*

Nous remplissons notre promesse,
Nous accourons pour travailler;
Malgré le sommeil qui nous presse,
Le travail va nous réveiller.

JUSTINE.

Vous avez bien fait d'arriver... car il va faire un orage!.. Tenez, voilà votre ouvrage, et que cela soit un peu plus soigné que le dernier..... J'ai souvent remarqué que le lendemain de Tivoli ou de l'Ermitage il y avait toujours quelques points de travers... Travaillez-moi ça comme si c'était samedi.

(*Les jeunes ouvrières se placent autour d'une table.*)

HÉLOISE *rentrant déshabillée, avec un petit bonnet.*

Ces demoiselles savent mieux que toi ce qu'il faut faire, Justine.

JUSTINE.

C'est égal, il faut toujours leur faire la morale... et tenez, on voit qu'elles ont dansé toute la nuit dernière, et qu'elles ont plutôt envie de dormir que de travailler...

HÉLOISE.

Si elles sont fatiguées, on ne peut pas leur en vouloir.

JUSTINE.

Tiens, on danse une contredanse de moins... Mais dites

donc, Mamselle, pour les tenir éveillées, si vous nous chantiez une petite chanson. Pendant ce temps, M. Palouchet nous apportera le café... et puis ça nous empêchera d'avoir peur du tonnerre....

TOUTES.

Ah! oui, une chanson... celle de la somnambule!

HÉLOISE.

Volontiers, mesdemoiselles... Mais, attendez, voici mon père.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. REMI.

REMI.

Ah! ah! vous voilà toutes à l'ouvrage. C'est fort bien, mes enfans, ne vous dérangez pas; j'entre chez moi.... Héloïse, ne veille pas trop long temps.

HÉLOISE, *préoccupée.*

Non, mon père.

REMI.

Qu'as-tu donc, ma fille? Tu n'étais pas si préoccupée quand je suis sorti!... serait-il venu quelqu'un?

HÉLOISE.

Saint-Albert et M. de Flavigny.

REMI.

Ah! ah!... Eh bien?

JUSTINE, *à part.*

Eh bien je crois que c'est mon *valet de cœur* qu'elle voudrait à présent, mais un instant, je suis là.

HÉLOISE.

Demain tu sauras ce qui m'occupes.... Ce n'est rien, entends-tu? dors bien tranquille!

REMI, *bas.*

Et toi même, mon enfant, bannis désormais toutes tes craintes : la liberté m'est entièrement rendue. Tous mes créanciers sont d'accord, je puis reparaître avec honneur, et apprendre à Saint-Albert mon veritable nom.

HÉLOISE.

Mon bon père!

REMI.

Je n'ai pas voulu me retirer sans te donner cette bonne nouvelle. (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon enfant; bon soir, mesdemoiselles.

JUSTINE.

Bon soir, M. Remi.

(Remi rentre chez lui.)

SCÈNE XV.

HELOISE, JUSTINE, les Ouvrières.

JUSTINE.

Voyons, la chanson maintenant; pendant ce temps-là, M. Palouchet nous apportera le café, et ces demoiselles en ont bien besoin, car elles dorment déjà; ce n'est pas l'embarras, je ne suis guères plus éveillée.

HÉLOISE.

Ni moi!... écoutez, mesdemoiselles.

ROMANCE.

Air *de Doche.*

1er COUPLET.

Il est minuit. Éblis quitte soudain
Son lit paisible et solitaire;
Elle descend dans le jardin
Au sein de l'ombre et du mystère:
Va-t-elle rejoindre un amant
Trop confiante et trop crédule?...
Passez doucement, doucement,
La pauvre Éblis est somnambule.

CHOEUR.

Passez doucement, etc.

2e COUPLET.

La pauvre Éblis, hélas! a tout perdu,
Ses parens et son opulence;
Mais à son cœur tout est rendu,
Lorsque son repos recommence.
Dans sa famille en ce moment,
Chacun l'aime, chacun l'adule.....
Passez doucement, doucement,
N'éveillez pas la somnambule.

CHOEUR.

Passez doucement, etc.

(Les jeunes filles, en chantant le refrain, finissent par s'endormir.)

JUSTINE, *s'endormant.*

Oui, ce chant est vraiment charmant:
Mais comme il est endormant,
J'aime mieux une contredanse.

(*Elle chante*)

Trala la la la, trala la la la,
On chasse, on déchasse, on balance,
Trala la la la, trala la la la.

Le moulinet, la queue du chat.!

Trala la la la, trala la la la.

En avant, mon petit trompette:
A-t-il l'air assez conquérant?...
Le lundi, c'est encore fête,
Trala la la la, trala la la la,
En avant, encore en avant,
Trala la la la, trala la la la.

Oui, c'est mon valet de cœur!

Trala la la la, trala la la la.

(*Héloïse s'est endormie, et Justine s'endort aussi. La musique continue; un instant après, Héloïse se lève tout endormie et prend un bougeoir.*)

HÉLOÏSE.

Voici l'heure de ma leçon, courons vîte à ma harpe.

(*Elle traverse le théâtre, monte sur la fenêtre de la mansarde et disparaît; l'orage éclate.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente une superbe chambre à coucher; une alcove richement drapée dans le fond. A droite du spectateur, sur le devant, une croisée à balcon s'ouvrant en dedans; à gauche, vis-à-vis, la porte d'entrée. Un sopha sur le devant du même côté, un guéridon au milieu; près de la croisée, une superbe harpe, un fauteuil et une chaise auprès; derrière le sopha, une porte masquée, qui s'ouvre dans la chambre.)

SCENE PREMIÈRE.

DEUX DOMESTIQUES, *rangeant l'appartement.*

PREMIER DOMESTIQUE.

Il faudrait ouvrir cette croisée pour faire prendre un peu l'air à l'appartement.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Bon! ce n'est pas nécessaire, depuis la mort de madame de Germont, la sœur de monsieur, qui occupait cet appartement, elle est toujours restée ouverte la nuit et le jour.

PREMIER DOMESTIQUE.

Ce n'était pas très-prudent! des voleurs pouvaient s'introduire par là, surtout depuis qu'il y a devant la croisée l'échafaudage des maçons; la maison d'un banquier est plus exposée qu'une autre.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Sans doute, mais cette croisée donne sur un jardin bien fermé.

PREMIER DOMESTIQUE.

La paresse d'ailleurs est une si douce chose.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

La paresse! dis plutôt la peur!

PREMIER DOMESTIQUE.

Te voilà encore avec tes contes.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Des contes tant que tu voudras; mais on ne m'ôtera pas de l'idée que deux nuits de suite j'ai entendu les sons de cette harpe, et probablement elle ne jouait pas toute seule!... s'il faut même tout te dire... deux nuits de suite... j'ai vu par ma fenêtre... l'ombre de madame... se promener dans le jardin... se reposer... d'abord assez long-temps dans le petit pavillon... et monter enfin dans cet appartement par l'échafaudage.

PREMIER DOMESTIQUE.

E tu l'as vue?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Comme je te vois. Et, tiens! tiens! il y a encore de la lumière dans le petit pavillon, et l'on y distingue une femme vêtue de blanc...

PREMIER DOMESTIQUE.

Eh bien! qu'y a-t-il là d'étonnant? les principaux locataires de cet hôtel n'ont-ils pas la jouissance du jardin...

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

C'est vrai; mais pourtant...

PREMIER DOMESTIQUE.

Allons, laisse-là tes sornettes; tu as bien fait de n'en parler qu'à moi : tout le monde se serait amusé à tes dépens.

SCÈNE II.

Les Mêmes, MULDOR, *paraissant à la porte.*

MULDOR.

Qu'est-ce que c'est? Pourquoi cette porte est-elle ouverte? Que se passe-t-il chez moi?

PREMIER VALET.

Monsieur, c'est madame de Brévannes qui nous a donné l'ordre de préparer cette chambre.

MULDOR.

Ah! fort bien! et savez-vous pour qui?

DEUXIÈME VALET.

C'est pour un ami de M. de Saint-Albert.

MULDOR.

Ah! fort bien, je n'en savais rien; je ne sais jamais ce

qui se passe chez moi. Obligé de correspondre avec toutes les maisons de banque de l'Europe, je n'ai pas le temps d'entrer dans les petits détails de ma maison, et madame de Brévannes est une femme précieuse pour cela... Aussi, j'ai donné ordre qu'on lui obéit ici comme à moi-même, et l'on s'en acquitte parfaitement... c'est bien naturel! d'abord c'est ma parente, et puis elle va devenir ma femme... partager ma fortune, ma destinée.... Demain nous signons le contrat... Je suis sûr, par exemple, que ce mariage va faire jaser... Mais pourvu que les rentes d'Espagne et de Naples soient bien payées, que le cours d'Amsterdam se soutienne, que le cinq pour cent reste au pair, et que le ciel nous fasse la grâce d'envoyer un peu d'eau dans les canaux pour relever nos actions, le reste m'est indifférent.

Air *de Julien.*

Celle que j'épouse a vingt ans,
Et j'en ai bien près de soixante;
Mais, de tous les feux du printepms,
Je sens que mon âme est brûlante.
D'ailleurs, je le dis sans détour,
Vingt millions sont dans ma caisse;
La belle le sait dès ce jour :
Avec cela, pour son amour,
Je n'ai pas à craindre la baisse.

SCÈNE III.

Les Mêmes, Madame de BRÉVANNES.

MAD. DE BRÉVANNES.

Cet appartement sera-t-il bientôt prêt?.. Ah! vous êtes ici, monsieur?

MULDOR.

Oui, ma chère parente, en passant sur cet escalier, j'ai vu cette porte ouverte et j'ai voulu savoir ce qui se passait chez moi.

MAD. DE BRÉVANNES.

Connaissant votre amour pour l'hospitalité, et craignant de vous déranger de vos graves occupations, je n'ai pas cru nécessaire de vous parler de cette circonstance; le colonel de Flavigny est venu passer quelques jours à Paris auprès de son ami le colonel de Saint-Albert, votre hôte; et je lui ai offert un appartement chez vous.

MULDOR.

Vous pouvez dire chez nous, aimable parente, car demain nous signons le contrat.

MAD. DE BRÉVANNES.

Quoi! dejà?

MULDOR.

Ah! vous me l'avez promis... Vous êtes déjà ma fiancée... car vous portez le bouquet nuptial... une fois qu'une femme a accepté de moi... ce bouquet... c'est une conquête pour ainsi dire assurée... C'est pour cela que je l'appelle mon talisman : c'est par lui que j'enchantai ma première femme... vous me croirez si vous voulez, mais, depuis sa mort, je n'avais pu le faire accepter par personne. Si... je me trompe, madame de Méricour l'avait accepté; mais, au moment de la signature du contrat, elle me pria de le reprendre : c'est la seule fois que mon talisman ait manqué son effet!... Est-ce un homme aimable que ce colonel de Flavigny?

MAD. DE FLAVIGNY.

Comment! ne le connaissez-vous pas? c'est ce monsieur qui a dîné à côté de vous.

MULDOR.

Comment, c'est ce monsieur?.... c'est un convive charmant... C'est ça que je me disais : quel est donc ce monsieur qui dîne chez moi et à côté de moi?.. Mais je suis toujours si préocupé de mes affaires de banque... je n'ai pas songé à demander son nom...

MAD. DE BRÉVANNES.

Je vous l'ai cependant présenté.

MULDOR.

Je n'y aurai pas fait attention... j'avais tant de monde dans ce salon... Mais pourquoi l'avez-vous logé dans cette chambre, où est morte, il y a si peu de temps, ma pauvre sœur : ne craignez-vous pas?..

MAD. DE BRÉVANNES, *riant.*

Que le colonel ait peur des revenans?.. un militaire.

MULDOR.

Cela ne prouve rien... J'ai connu un maréchal-de-camp qui avait cette faiblesse-là.

Air *de la Colonne.*

Dans les combats toujours terrible,
Brûlant d'une héroïque ardeur,

On le vit toujours invincible;
Toujours sans reproche et sans peur,
Comme Bayard, sans reproche et sans peur;
Mais la crainte entrait dans son âme:
Dès qu'il faisait nuit, oui vraiment,
Il avait peur d'un revenant...
Il est vrai que c'était sa femme.

MAD. DE BRÉVANNES.

Quels contes absurdes vous nous faites là... pour un homme d'esprit. . Vous feriez mieux, monsieur, de retourner au salon.

MULDOR.

Est-ce que vous n'y venez pas avec moi ?

MAD. DE BRÉVANNES.

J'ai encore quelques ordres à donner.

MULDOR.

Fort bien, fort bien; je descends au salon : veillez, je vous prie, à ce que notre nouvel hôte ne manque de rien... Il est sans doute venu à Paris pour assister au mariage de son ami M. de Saint-Albert... Savez-vous que le colonel fait là un assez sot mariage... une fille sans nom; encore si elle avait de l'argent... mais ni fortune, ni naissance, quelle contenance va-t-elle avoir dans le monde?

AIR : *Vaud. du château perdu.*

Dans les liens si doux du mariage,
Un point jamais ne doit être oublié;
Des agrémens, du bonheur d'un ménage,
Chaque conjoint doit fournir la moitié.
La femme enfin, je le dis sans faiblesse,
Doit apporter, dans ce siècle exigeant,
Ou de l'argent pour payer la noblesse,
Ou bien un nom pour ennoblir l'argent.

Je vais voir ce que l'on fait chez moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MAD. DE BRÉVANNES, *seule.*

Voilà donc le mariage auquel je me vois condamnée pour réparer le désordre où mes folles dissipations ont placé ma fortune!... c'est Muldor que j'épouse, et c'est le comte de Saint-Albert que j'aime! je l'aime! et demain sans retour... une autre plus heureuse!.. Quel affront pour moi! une

simple ouvrière! et ce mariage s'accomplirait? non!.. l'honneur du colonel... ma réputation... tout m'impose la loi... J'ai fait placer le colonel Flavigny dans cet appartement, afin de pouvoir lui parler sans témoin! Il est l'ami de Saint-Albert, et lui seul peut, par ses conseils, ses remontrances, empêcher, ou du moins retarder cette ridicule alliance... ma démarche est hardie; mais perdre Saint-Albert... non... je ne puis y consentir.

Air *de Céline.*

Lorsque j'emploie ici ces trames,
Pour m'excuser d'un trait si noir,
J'en appelle à toutes les femmes...
Que dis-je? quel est mon espoir?
Je dois leur paraître coupable;
On va me fuir avec effroi :
Car, pour me trouver excusable,
Il faudrait aimer comme moi.

Voici M. de Flavigny; qu'entends-je, Saint-Albert est avec lui... attendons qu'il se soit éloigné.

(*Elle ouvre la porte masquée et disparaît, mais son bouquet tombe dans l'appartement.*)

SCÈNE V.

FLAVIGNY, SAINT-ALBERT, DES VALETS, *portant des bougies et les précédant.*

FLAVIGNY.

En vérité, je suis touché de la cordialité avec laquelle le banquier Muldor me donne l'hospitalité... sans me connaître, sans même me demander mon nom.

LE COLONEL.

Bon... il ignore peut-être que tu es son hôte pour cette nuit : c'est sa jeune et belle parente à qui tu dois cela. Avoue que c'est une aimable femme...

FLAVIGNY.

Oh! je la connais depuis long-temps!... Quand j'étais en garnison à Metz, madame de Brévannes faisait les délices de nos soirées de province.

LE COLONEL.

Ah! pervers!... je te comprends!

FLAVIGNY.

Oh! non, vrai; tu interprètes toujours mal mes paroles.

A t'entendre, je serais le plus volage de tous les hommes, et je ne saurais prononcer le nom d'une femme sans compromettre aussitôt sa réputation.

LE COLONEL.

C'est le privilége des hommes à bonnes fortunes. Mais tu dois avoir besoin de repos : je ne veux pas te retenir plus long-temps; cependant, Flavigny, j'ai une question à t'adresser. . et à laquelle je veux que tu répondes avec la loyauté qui te caractérise... Lorsque je t'ai présenté mon Héloïse, tu m'as semblé réprimer un mouvement de surprise..... et j'ai cru remarquer qu'Héloïse elle-même... Ne serais-ce donc pas la première fois que tu la voyais?...

FLAVIGNY.

(*A part.*) Que lui dire? (*Haut.*) J'avais cru d'abord reconnaître en elle une jeune personne que j'ai rencontrée quelquefois dans le monde... et chez une dame respectable, la baronne d'Orbois, qu'elle appelait sa tante; mais, en la considérant plus attentivement, je me suis convaincu que je me trompais.

LE COLONEL.

En effet, la fille du soldat Remi... ne peut être la nièce de la baronne d'Orbois, et la simplicité d'Héloïse d'ailleurs... ainsi tu t'es trompé : c'est bien la première fois..,

FLAVIGNY.

Je crois pouvoir te l'affirmer... mais pourquoi ces questions, mon cher Saint-Albert! commencerais-tu à jouer le rôle de jaloux avant le mariage? c'est bientôt.

LE COLONEL.

C'est qu'avec vous, Flavigny, il est permis de n'être pas tranquille...

FLAVIGNY.

Eh! mon cher Saint-Albert...

AIR : *Vaudeville du Roman.*

Quelques succès auprès des dames
Peuvent flatter ma vanité;
Mais j'ai rencontré bien des femmes
Qui noblement m'ont résisté.
Et, pour tourner toutes les têtes,
Si l'on nous cite, nous, pervers,
C'est que nous nommons nos conquêtes
Et que nous taisons nos revers.

LE COLONEL.

Fausse modestie, dont je ne suis pas la dupe.

FLAVIGNY.

J'ai toujours su du moins respecter la femme d'un ami, et la tienne, mon cher Saint-Albert, ne sera jamais qu'une sœur pour moi; aussi, comme tu me l'a permis, ma journée de demain sera toute employée à préparer la corbeille de mariage que tu dois lui offrir. Les amoureux n'entendent rien à ces détails : ils achètent avec profusion, mais sans goût, sans discernement; tandis qu'un homme raisonnable... C'est une opération qui demande le plus grand sang-froid; et tu sais que je n'en manque pas.

LE COLONEL.

Puisque tu veux te charger de ce soin... je te quitte, car déjà tout dort, je crois, dans l'hôtel... Adieu, mon cher Flavigny.

FLAVIGNY.

Bon soir, mon ami! qu'est-ce donc que cela?

(*Il ramasse le bouquet de Mad. de Brévannes.*)

LE COLONEL.

C'est le bouquet de madame de Brévannes, que le vieux banquier appelle son talisman... et qui lui sert, dit-il, à soumettre tous les cœurs.

FLAVIGNY.

Il est sûr qu'il est d'une richesse!... Je me charge de le rendre demain à la belle fiancée du moderne Crésus; mais il paraît qu'elle est venue chez moi...

LE COLONEL, *riant.*

Ceci me semble assez clair...

FLAVIGNY.

Vous voilà encore avec vos interprétations malignes... elle aura voulu voir par elle-même si je ne manquais de rien : les femmes du grand monde ont une foule d'attentions!...

AIR *de l'Arbitre.*

A demain, pour ton mariage,
Ami, mon zèle paraîtra;
Et de mes emplettes, je gage,
Ta femme me remerciera.

LE COLONEL.

Toujours plaisant, toujours frivole.

FLAVIGNY.

Va, ne sois pas jaloux, crois-moi!
Car, mon cher Saint-Albert, ce rôle
N'est pas encor de notre emploi.

ENSEMBLE.

A demain, pour mon/ton mariage,
Ici mon/ton zèle paraîtra, etc.

(*Le colonel sort après avoir serré la main de Flavigny, qui le reconduit.*)

SCÈNE VI.

FLAVIGNY, *seul.*

Non, je ne me suis point trompé! cette jeune ouvrière est la même personne que j'ai vue à l'hôtel de Rostande, sous la tutelle de madame la baronne d'Orbois... mais en convenir avec le colonel, c'était lui causer un tourment, une anxiété...; moi-même, je l'avoue, je me perds dans mes conjectures à ce sujet; et à moins que mademoiselle Héloïse ne soit quelque jeune personne élevée par les soins de la vieille baronne... Du reste, le point essentiel pour le colonel amoureux, c'est que celle qu'il élève jusqu'à lui, soit digne de cette insigne faveur, et son Héloïse par ses charmes, sa décence et sa douceur, m'a paru mériter le bonheur qui l'attend... Quel est ce bruit ?

(*La porte secrète s'ouvre, une femme de chambre paraît.*)

SCÈNE VII.

LE MÊME, LA FEMME DE CHAMBRE, ENSUITE MADAME DE BRÉVANNES.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame de Brévannes fait demander à monsieur le colonel un moment d'entretien.

FLAVIGNY.

Amoi?... Je m'estime trop heureux...

MAD. DE BRÉVANNES.

Pardon, monsieur de Flavigny, si je viens si tard... mais en donnant des ordres pour qu'on vous préparât cet appartement, je crains d'avoir laissé tomber chez vous, un bouquet...

FLAVIGNY.

(*A part.*) C'est un prétexte. (*Haut.*) Le voici, madame.

MAD. DE BRÉVANNES.

Ah! je vous remercie! j'étais d'une inquiétude mortelle... ce bouquet est d'un si grand prix!...

(*Elle veut le prendre.*)

FLAVIGNY, *la retenant.*

Permettez, madame, que je ne vous rende point encore ce talisman... vous seriez trop forte contre moi...

MAD. DE BRÉVANNES, *rougissant.*

Ah! vous savez...

FLAVIGNY.

Eh! quoi, charmante Hortense, vous allez à votre âge, avec tant d'attraits!... épouser le vieux Muldor...

MAD. DE BRÉVANNES.

C'est un excellent homme au fond!... mais cet hymen m'est indispensable; ma fortune est anéantie, et plutôt que de renoncer au plaisir de briller, à ce plaisir si doux pour une femme... d'ailleurs vous qui blâmez ce mariage, dites, que pensez-vous des nœuds que votre ami le colonel de Saint-Albert veut contracter?

FLAVIGNY.

Ce que j'en pense?...

MAD. DE BRÉVANNES.

Ne vous opposerez-vous point à cette insigne folie? souffrirez-vous que votre compagnon d'arme, votre ami, devienne la risée, la fable de tout Paris, en épousant une femme sans fortune, sans nom, et dont peut-être la conduite...

FLAVIGNY.

Ah! madame, n'achevez pas.

AIR : *Époux imprudent.*

J'ai vu cette jeune Héloïse;
Son sourire aimable, ingénu,
Sa gaîté, sa douce franchise,
En elle tout peint la vertu!
C'est l'image de la vertu!
Elle n'a ni bien ni naissance,
Et ses parens sont inconnus....
Mais c'est une raison de plus
Pour lui laisser son innocence.

MAD. DE BRÉVANNES.

Comme vous la défendez avec chaleur, colonel.

FLAVIGNY.

C'est que vous l'attaquez... Au surplus, connaissez toute ma pensée : loin de blâmer Saint-Albert, au sujet de ce

mariage, je l'approuve et je l'en félicite. Héloïse est la fille d'un vieux soldat; mais, grâce à l'éducation qu'elle a reçue, elle ne fera point rougir celui qui l'associe à sa destinée. Le colonel est riche, indépendant; quel plus bel usage peut il faire de sa fortune, que d'enrichir la vertu modeste, la beauté malheureuse.

MAD. DE BRÉVANNES, *avec dépit.*

Fort bien, je vois à votre enthousiasme tout chevaleresque,... que les amis de Saint-Albert, dont je suis ici l'interprète, auraient en vain compté sur vous pour l'empêcher de faire cette folie. Monsieur le colonel de Flavigny, que l'on citait jadis comme un sage, approuve aujourd'hui des amours...

FLAVIGNY, *avec grâce.*

Eh! charmante Hortense, depuis quand les amours vous trouvent-ils donc si sévère?...

DUO DE BÉANCOURT.

FLAVIGNY.

Aimable Hortense,
Plus d'indulgence,
Oui, plus d'indulgence
Pour les amours.
Songez, je vous prie,
Qu'un peu de folie
Ajoute aux beaux jours.

ENSEMBLE.

MAD. DE BRÉVANNES, *à part.*

L'espoir s'est enfui de mon cœur;
Hélas! pour moi plus de bonheur.

FLAVIGNY, *à part.*

L'amour règne encor dans son cœur;
Ces nœuds assurent son malheur.

Aimable et belle,
Pour l'infidèle...
Pour un infidèle
Pourquoi gémir.

(*Avec finesse.*)

Autrefois, madame,
Pour vous, dans mon âme...

MAD. DE BRÉVANNES.

Laissez-moi vous fuir.

FLAVIGNY.

Pourquoi donc me fuir?

Ensemble.
MAD. DE BRÉVANNES.
L'espoir, etc.
FLAVIGNY.
L'amour règne, etc.

FLAVIGNY.

Ah! charmante Hortense, si vous daignez m'entendre... (*Ici on entend frapper assez fortement aux carreaux de la croisée du balcon. Un bruit sourd de timballes se fait entendre dans l'orchestre.*)

MAD. DE BRÉVANNES.

Dieu! quelqu'un est là... je suis perdue.

(*Elle s'enfuit par la porte masquée.*)

FLAVIGNY.

Que signifie? (*Il va ouvrir la croisée du balcon. Héloïse paraît toujours endormie; elle n'a plus son flambeau.*) Ciel! que vois-je?... c'est Héloïse! c'est la fiancée du colonel!.... Comment se fait-il.... (*Héloïse, sur une musique qui peint le sommeil, vient se placer près de la harpe.*) Elle dort!...

HÉLOÏSE.

Me voici, me voici... maman.... ne me gronde pas si j'ai tant tardé... embrasse-moi, veux-tu! (*elle croit embrasser sa mère.*) Oh! que c'est bon les baisers de sa mère! mets-toi là, et moi, ici... (*Elle s'assied à la harpe, et joue un brillant prélude pendant lequel la porte secrète s'ouvre, et madame de Brévannes reparaît sans être vue de Flavigny.*)

MAD. DE BRÉVANNES, *pendant le prélude.*

Qu'entends-je!... Ciel! la fiancée de Saint-Albert dans l'appartement du colonel de Flavigny... Voilà donc cette innocence... Avais-je tort de l'accuser!... Un éclat dans l'hôtel... le père de la jeune personne averti... ce mariage est à jamais rompu. (*Elle disparaît.*)

FLAVIGNY.

Elle rève qu'elle va prendre une leçon de harpe!...

HÉLOÏSE, *après avoir exécuté quelques mesures d'une sonate.*

Es-tu contente... maman?... (*Faisant comme si elle baisait la main de sa mère.*) Oh! tant mieux... tu ne parais pas si souffrante aujourd'hui... pauvre mère!... que je chante... et tu m'accompagneras!... Je le veux bien!... (*Elle quitte la harpe, et se met à côté comme si elle tenait un cahier de musique, elle chante en battant la mesure.*

AIR *de Doche.*

Le doux printems est de retour;
Tout s'anime dans la nature,
Et la douceur de la verdure
Vient tempérer l'éclat du jour.
Doux printems,
Si cher aux amans...
Viens émailler la riante prairie...

(*Changeant de ton.*)

Passez doucement, doucement;
N'éveillez pas la somnambule.

(*Elle s'endort dans le fauteuil, la tête appuyée contre la harpe.*)

FLAVIGNY.

L'étrange visite... et que deviendrait Saint-Albert, si j'étais aussi pervers qu'il le dit... mais que dois-je faire?... avertir le colonel, si défiant, si jaloux... c'est détruire à jamais son repos; c'est rompre un mariage qui assure le bonheur de cette jeune fille et de son père; la ramener chez elle, je serais vu de tous les gens de l'hôtel... Si je la confiais aux soins de madame de Brévannes... son âme est noble, généreuse; et malgré ses préventions contre ce mariage.. C'est le seul parti... (*Il fait un pas vers la porte.*) Non, j'ai cru remarquer dans ses discours, une haine... une jalousie... elle feindrait de me croire, et demain tout Paris serait instruit de cette surprenante aventure... Il ne me reste qu'un moyen de la sauver, un seul!... c'est de fuir, c'est de m'éloigner. Je puis encore trouver un asile dans un hôtel du voisinage... Peut-être pourra-t-elle retourner chez elle sans être aperçue... Et si le hasard veut qu'on la retrouve en ces lieux... du moins je ne serai point auprès d'elle... Partons, il n'y a pas un moment à perdre... Saint-Albert, je n'ai jamais si bien connu le prix de mon amitié pour toi.

Air nouveau.

Le doux mystère et l'ombre de la nuit
D'un feu nouveau pouvaient remplir mon âme;
Et le hasard qui vers moi la conduit...
Mais d'un ami je respecte la flamme.
Sainte amitié, que j'écoute en ce jour,
Ah! tes plaisirs valent ceux de l'amour.

Même air.

Dans mon projet, oui, je suis affermi :
Fuyons soudain : Héloïse est si belle,
Qu'en la voyant... l'image d'un ami
Remplit mon cœur d'une vertu nouvelle !..
Sainte amitié, que j'écoute en ce jour,
Ah ! tes plaisirs valent ceux de l'amour.

Même air.

(*S'approchant d'elle.*)

Dors, chère enfant! quelque jour tu sauras
Qu'auprès de moi tu dormis sans défense,
Et que celui... qu'alors tu béniras
N'a pas toujours respecté l'innocence...
Sainte amitié, que j'écoute en ce jour,
Ah ! tes plaisirs valent ceux de l'amour.

(*Le colonel sort de l'appartement, après avoir ouvert et fermé la porte bien doucement; l'orchestre fait entendre une vague harmonie : Héloïse, toujours endormie, quitte la harpe et vient se placer au milieu du théâtre.*)

HÉLOÏSE.

Me voilà ! me voilà!.. ils viennent me parer de mes habits de mariée..Que je suis donc heureuse!.. l'avez-vous vu ce matin, paraît-il aussi heureux que moi... Ah ! le voilà... Mon père, bénis ta fille et ton fils... Moi... te quitter?... oh! jamais... Ah!... nous partons pour la cérémonie... Si je le veux pour époux? Oui... oui... oui... Oh! je l'aimerai toujours... je n'aimerai que lui... lui et mon père... Ils veulent que j'ouvre le bal... Je suis toute honteuse... car tout le monde me regarde... (*Ici l'orchestre joue l'air d'une walse; Héloïse croit walser.*) Minuit... mon père... mon père... (*Elle marche doucement vers le sopha et s'y assied.*) Oh! j'avais besoin de me reposer, j'ai tant dansé... (*En étendant la main, elle touche le bouquet de madame de Brévannes que Flavigny a placé sur le sopha.*) Qui donc avait détaché mon bouquet nuptial? Je ne veux pas le quitter. (*Elle place le bouquet à son sein.*) Non! je ne veux pas le quitter...

FINALE.

AIR : *Nouveau de Doche.*

O mon père, cette journée
A donc changé ta destinée !

Plus de peine, plus de tourment :
D'un amour pur, pour moi, Saint-Albert brûle...
Passez doucement, doucement;
N'éveillez pas la somnambule.

(En disant ces mots, elle se couche entièrement sur le sopha, et y demeure immobile. Après quelques mesures on entend un grand coup de marteau à la porte de l'hôtel, et beaucoup de mouvement dans la maison; un mélange confus de voix succède à ce bruit, et le murmure, qui allait toujours croissant, éclate par l'ouverture de la porte de l'appartement que le colonel jette en dedans avec fracas.)

SCÈNE VIII.

HÉLOISE, *s'éveillant en sursaut*, LE COLONEL, M. RÉMI, *l'épée à la main*, TOUS LES GENS DE LA MAISON, MAD. DE BRÉVANNES, JUSTINE.

HELOÏSE.

Où suis-je ?

LE COLONEL, *d'une voix déchirante.*

Héloïse! il est donc vrai!...

M. REMI.

Malheureuse!.. si je n'écoutais que ma juste fureur!...*(il lève l'épée sur elle, elle se jette à ses pieds.)*

HELOÏSE, *avec un cri.*

Ah! mon père!

MAD. DE BRÉVANNES.

Arrêtez!

CHOEUR.

SUITE DU FINAL.

AIR *de Blanchard.*

O déshonneur! ô trahison!
L'effroyable aventure!
Qui, vous, dont l'âme etait si pure!

HÉLOÏSE.

Pourquoi suis-je en cette maison?

LE COLONEL ET REMI.

O déshonneur! ô trahison!

HÉLOÏSE.

Mon père! mon père!

REMI.

Non, vous n'en avez plus.

HÉLOÏSE.

Saint-Albert! Saint-Albert!

LE COLONEL.

Nos liens sont rompus.

HÉLOÏSE.

Ah! voyez ma peine amère!

LE COLONEL.

Le lâche évite ma colère...
Et c'est vous qui m'avez trahi.

HÉLOÏSE.

Ah! mon père! ah mon ami!
Me faites-vous une semblable injure!
Ecoutez-moi!

REMI.

Point de pardon!
O déshonneur!

LE COLONEL.

O trahison!

MAD. DE BRÉVANNES, *à part.*

Que mon cœur souffre de sa peine
Mais j'ai dû rompre cette chaîne.

HELOISE.

O mon Dieu tu lis dans mon cœur,
Ah! daignez, daignez m'entendre.
(*A mad. de Brévannes.*)
Madame daignez me défendre.

CHOEUR GÉNÉRAL.

O déshonneur! ô trahison!
L'amour égara sa raison.
Non, non,
Point de pardon.

LE COLONEL.

Plus d'hymen!

REMI.

Point de pardon!
O déshonneur! ô trahison!

TOUS.

O déshonneur! ô trahison!

(*Justine couvre Héloïse d'un schall et l'emmène, tout le monde sort en désordre.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un jardin orné de statues; de grands tilleuls masquent en partie la maison qui ferme le théâtre, dans le fond on en voit cependant les combles et les mansardes; cette maison forme un angle avec la maison qui occupe la droite de l'acteur, devant celle-ci est un échaffaudage de maçon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. DE BRÉVANNES, LE COLONEL.

MAD. DE BRÉVANNES

Saint-Albert! mon cher Saint-Albert!

LE COLONEL.

Ah! laissez-moi! vous avez fait le malheur de ma vie.

MAD. DE BRÉVANNES.

En vérité, je ne vous conçois pas... et quand vous devriez me bénir...

LE COLONEL.

Vous bénir, cruelle, vous bénir! lorsque je vous dois tous les tourmens que j'éprouve; la jalousie, la honte... oui... je l'avoue... je vous dois de la reconnaissance; vous avez fait cesser l'aveuglement où j'étais tombé... Mais dans le service que vous m'avez rendu, je crois voir percer, je ne sais quelle satisfaction...

MAD. DE BRÉVANNES.

Fort bien; vous verrez que c'est par jalousie que je vous aurai rendu témoin de l'infidélité de votre maîtresse!... que ne m'accusez-vous aussi de l'avoir fait trouver tout exprès dans

la chambre du colonel Flavigny... Eh! que m'importe à moi que vous épousiez mademoiselle Héloïse... Vous ne me soupçonnez pas assez faible, je l'espère, pour avoir conservé quelques prétentions... à votre main... Je deviens, ce soir même, l'épouse du riche banquier Muldor, et quoique Muldor ne soit pas colonel, quoiqu'il n'ait pas votre jeunesse, votre élégance... cette alliance, je crois, en vaut bien une autre.

LE COLONEL, *distrait.*

Puissiez-vous y trouver le bonheur que vous méritez...

MAD. DE BRÉVANNES, *avec dépit.*

Je vous remercie, et de mon côté je fais des vœux sincères pour que vous trouviez une femme digne de vous; mais...

AIR *La ville et le village.*

Pour trouver cet objet divin
Si vous daignez ici m'en croire,
Vous prendrez un autre chemin,
Car il y va de votre gloire;
Et profitant de la leçon
Pour être toujours sur vos gardes,
Cherchez un peu mieux au salon,
Et ne montez plus aux mansardes.

LE COLONEL.

Madame!

MAD. DE BRÉVANNES.

En vérité, je ne suis pas surprise qu'auprès des femmes, le colonel Flavigny l'emporte toujours sur vous....

LE COLONEL.

Flavigny! Flavigny! vous osez prononcer ce nom devant moi Ah! le plus grand tourment que j'éprouve c'est de ne pouvoir le rencontrer, pour avoir raison de sa déloyauté... La nuit dernière il s'est lâchement enfui de cette maison, et n'a point reparu; je l'ai cherché dans tout Paris, mais il semble éviter mes regards.... si jamais...

MAD. DE BRÉVANNES, *effrayée.*

Saint-Albert... Vous me faites frémir... (*A part.*) Grand Dieu... Se pourrait-il que ma jalousie... un duel... quelle horreur!...

SCÈNE II.

Les mêmes, MULDOR.

MULDOR.

Mais venez donc, ma belle parente, venez donc; toute notre société est réunie, et l'on n'attend que vous pour commencer notre fête... Mais expliquez-moi pourquoi tout le monde se parle tout bas; ou je me trompe fort... ou il s'est passé quelque chose d'extraordinaire chez moi cette nuit?.. Faites-moi l'amitié de m'apprendre ce qui s'est passé chez moi?

MAD. DE BRÉVANNES.

Mais rien, je vous l'assure... tout y a été fort tranquille.

LE COLONEL.

Rassurez-vous, monsieur, et livrez-vous sans crainte à votre gaité naturelle... L'aventure de cette nuit ne regarde quemoi...

MULDOR.

Ah! ah! fort bien, fort bien!.. Mais à propos, belle parente, pourquoi ne portez-vous point aujourd'hui comme hier, ce bouquet.. mon talisman! vous savez bien...

MAD. DE BRÉVANNES, *à part*

Que lui dire?

MULDOR.

Oh! je vous en prie, allez donc vous en parer... Songez que c'est le garant de la victoire que j'ai remportée sur votre cœur... Ce bouquet de brillans, ce sont mes lauriers à moi... N'est-ce pas, colonel?

SCÈNE III.

Les mêmes, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur le colonel de Flavigny demande M. de Saint-Albert.

LE COLONEL.

Flavigny...

MULDOR.

Nous vous quittons... car notre bal... et tenez, tenez. (*Ici on entend le son des instrumens*), les voilà qui commencent sans nous; qui diable en a donné l'ordre, puisque vous et moi sommes ici; en vérité, on n'est plus maître chez soi... mais c'est égal.

AIR *de Rossini.*

Entendez-vous l'heureux signal
Du plaisir et de la folie,
Venez madame, je vous prie;
Car vous devez ouvrir le bal.

MAD. DE BRÉVANNES, *à part.*

Oh! combien j'éprouve d'alarmes!
J'armerais la main d'un ami
Contre un parent .. un frère d'armes,
Ah! tout mon cœur en a frémi.

MULDOR... LE COLONEL, *avec ironie.*

Entendez-vous l'heureux signal, etc., etc.

MAD. DE BRÉVANNES.

Me voici (*à part*), que je suis coupable!
Saint-Albert me doit son malheur...
Cette pensée, hélas! m'accable,
Car il me voit avec horreur.

ENSEMBLE.

Entendez-vous l'heureux signal, etc., etc.

(*Muldor et Madame de Brévannes sortent. Madame de Brévannes tourne des yeux inquiets vers Flavigny, qui paraît au fond.*)

SCÈNE IV.

LE COLONEL, ENSUITE FLAVIGNY; DEUX VALETS *portant une superbe corbeille.*

LE COLONEL.

Flavigny... il ose paraître à mes yeux... Ah! c'est une consolation pour moi... Et sa mort ou la mienne...

FLAVIGNY.

Pardon, mon cher Saint-Albert, si je me suis fait un peu attendre... Mais quand on revient dans ce Paris après une

longue absence... on a tant de monde à voir... Enfin mes courses sont terminées et je suis tout à l'amitié... Voici la corbeille que tu m'as permis d'offrir en ton nom à l'intéressante Héloïse. Elle est d'un stile parfait, je m'en flatte...peut-être as-tu craint que revenu d'hier du fond d'un département, je ne fisse cette emplette en franc provincial...mais j'y ai mis tous mes soins...., je me suis fait indiquer le marchand le plus en renom et ton aimable prétendue sera satisfaite j'en suis sûr... Oh! l'on sait bien faire les choses.

(*Il fait signe aux valets de sortir*).

LE COLONEL.

Colonel de Flavigny!

FLAVIGNY, *étonné.*

Saint-Albert!

LE COLONEL.

Vous êtes un perfide!

FLAVIGNY.

Moi... puis-je savoir?

LE COLONEL.

Vous me le demandez, vous!.. vous... lorsque cette nuit vous m'avez trahi, déshonoré.

FLAVIGNY, *à part.*

Ciel! on l'a vue!

LE COLONEL.

Et croyant votre trahison ensevelie dans l'ombre, vous venez encore insulter à ma honte, à ma douleur... ah! je reconnais bien là les principes affreux dont vous avez toujours fait profession.

FLAVIGNY.

Si tout autre qu'un ami me tenait ce langage, si mon ami lui-même osait faire entendre de tels discours... heureusement nous sommes seuls... Saint-Albert, mon ami, car l'erreur qui t'abuse, te rend toujours à mes yeux digne de ce nom... Saint-Albert, avant de m'accuser... écoute.

LE COLONEL.

Eh! que pourriez-vous me dire pour votre justification, on a surpris Héloïse dans votre appartement.

FLAVIGNY.

Oui, mais je n'y étais pas!.. j'avais fui... non pas le danger! malgré les principes affreux que vous me reprochez et que vous avez partagé jadis, j'ai assez d'empire sur moi-même, pour respecter la fiancée d'un compagnon d'armes, d'un ami; j'avais fui, Saint-Albert, pour empêcher que celle à qui vous allez unir votre sort pû être même soupçonnée.

LE COLONEL.

Je sais tous les contes absurdes que l'on invente en pareil cas pour rassurer l'esprit des pauvres époux, mais une preuve trop évidente à frappé mes regards... Héloïse était chez vous.

FLAVIGNY.

Et n'y voyez-vous pas comment elle y est venue... Cette infortunée est atteinte de cette maladie cruelle qui donne au sommeil toutes les apparences, toutes les facultés de la vie; cette nuit, le hazard l'a conduite dans mon appartement par la croisée du jardin... jugez de ma surprise; j'ai cru d'abord que j'étais réservé à quelques unes des ces aventures extraordinaires qui composent tout le roman de ma vie... mais l'amitié me fesait une loi...

LE COLONEL.

C'en est assez, Flavigny... épargnez-vous des détails dont la perfidie ajoute encore à ma honte et à votre déloyauté. Héloïse vous était connue depuis long-temps.

FLAVIGNY.

Je vous jure!

LE COLONEL.

Je ne vous crois pas!.. et désormais il ne me reste qu'à vous demander raison de cette infamie.

FLAVIGNY, *avec fierté.*

Saint-Albert... vous serez satisfait...

AIR *de Julien.*

J'ai voulu finir votre erreur,
Votre amitié me fût si chère;
Mais vous avez blessé mon cœur.
En vous je ne vois plus un frère
Quand vous osez me reprocher
L'amitié sans honte trompée;
Nos mains qu'on voyait se chercher,
Ne peuvent plus se rapprocher,
Qu'à la distance d'une épée.

LE COLONEL.

Demain... au point du jour... au bois de Vincennes.

FLAVIGNY.

J'y serai...

SCÈNE V.

Les mêmes, REMI, *qui a entendu les derniers mots.*

REMI.

Vous m'y trouverez aussi, Monsieur.

LE COLONEL.

Le père d'Héloïse !

REMI.

Oui, c'est moi, monsieur de Flavigny, qui viens... vous demander raison du déshonneur de ma fille.

FLAVIGNY.

Qui, vous?.. y songez-vous ?

REMI.

Monsieur de Flavigny, votre uniforme vous donne peut-être le privilége de séduire les femmes... mais votre épée vous impose l'obligation de répondre avec honneur à un père outragé qui vient vous dire: colonel de Flavigny, vous déshonorez l'uniforme que vous portez.

FLAVIGNY.

Monsieur, songez avant de tenir ces propos outrageans, que votre âge... vos cheveux blancs...

REMI.

Mon âge... mes cheveux blancs...

Air : *Des Bosquets de Lauriers.*

Ces cheveux, blanchis par le temps,
Apanage de la vieillesse ;
Ne sont pas toujours, je le sens,
Des signes certains de faiblesse ;
D'ailleurs apprenez sans retard
Une maxime noble et sûre :
L'homme généreux et sans fard,
Ne regarde au front d'un vieillard,
Qu'avant de lui faire une injure.

FLAVIGNY.

Mais il est des circonstances impérieuses...

REMI.

Je crois vous entendre, monsieur de Flavigny... mais ces vêtemens sans éclat qui me couvrent, et ce nom obscur de Remi, ne seront plus un obstacle à la réparation que je réclame... Peut-être ne devrait-on encore demander le nom ni l'état d'un adversaire qu'avant de l'outrager; mais votre grade et votre rang ne seront point compromis par ce combat... car le major Damenil et le général d'Albonne veulent bien servir de témoins à leur vieil ami, à leur parent, le lieutenant général comte de Rostande.

FLAVIGNY.

Vous le comte de Rostande?

LE COLONEL, *à part.*

Quentends-je?..

LE COMTE.

Oui, Messieurs, le comte de Rostande qui, proscrit, persécuté et dépouillé de sa fortune, s'est vu contraint de cacher son existence et son nom... Ma fille était le seul espoir, le seul bonheur que le ciel m'avait laissé... sa vertu, son innocence me consolaient de tout... m'élevaient au-dessus de tout... et par des artifices infâmes... ah Monsieur...

AIR : *Aux braves hussards du 6e.*

Jusqu'ici le destin sévère
Et mes ennemis en courroux
En respectant cette fille si chère,
M'accablaient seul de leurs terribles coups;
Et je pouvais faire encor des jaloux;
Mais vous cruel, de leur haine importune,
On vous a vu surpasser la rigueur.
Ils ne m'avaient ravi que ma fortune,
Vous m'avez arraché l'honneur.

FLAVIGNY.

Croyez, général, que je partage vos peines... Mais si vous daignez m'entendre.

LE COMTE.

Je ne vous entendrai, Monsieur, qu'en présence des témoins que je vous ai nommés... et non pas demain, mais ce soir... mais dans quelques instans... Chaque heure qui s'écoule ajoute à ma honte, à mon désespoir... J'ai juré de

ne revoir ma fille infortunée que lorsqu'elle sera vengée... Une fête, je le sais, vous retient en ces lieux... Je viendrai vous y chercher.

FLAVIGNY.

Vous m'y trouverez.

LE COMTE.

AIR *de Gulistan.*

C'est ici que vous devez m'attendre,
Près de vous bientôt je vais me rendre,

FLAVIGNY ET LE COLONEL.

En ces lieux nous allons vous attendre,
Oui l'honneur ici nous conduira,
Et le sort, entre nous, jugera.

(*Le comte sort, ainsi que Flavigny.*)

(*Pendant ceci la nuit est venue et toutes les croisées des deux maisons sont éclairées: une faible clarté paraît à une mansarde.*)

SCÈNE VI.

LE COLONEL, *seul.*

Le comte de Rostande!.. et moi qui croyais... Ah! je conçois sa douleur et le courroux qui l'anime... Pour moi, mon parti est pris; si je survis à ce combat, demain, au point du jour, je m'éloigne de Paris pour n'y jamais rentrer. Héloïse... comme elle m'a trompé! comme elle a su cacher sous les apparences de la vertu la plus pure, la plus naïve, une âme si coupable... Ah! j'ai besoin d'armer ma raison de toute l'évidence de mon malheur, pour ne pas douter de sa perfidie... mais puis-je repousser le témoignage de mes yeux. (*On entend la musique du bal*). Madame de Brévannes se livre au plaisir, tandis que sa victime est sans doute dans les pleurs. (*Il lève les yeux vers la mansarde, où il y a une faible lumière*). Le voilà le modeste azile où je l'ai connue... Cette croisée qui vit nos muets entretiens et ses premiers sermens, lorsque me jetant à la dérobée les fleurs qu'elle avait portées dans la journée... C'est ici que la

croyant pauvre et d'une naissance obscure, j'avais fait le projet de l'élever jusqu'à moi... Un seul instant a tout détruit... O femmes! femmes!.. qui pourra jamais expliquer le mystère de vos erreurs.

SCÈNE VII.

LE COLONEL, MADAME DE BRÉVANNES, *accourant en désordre.*

MAD. DE BRÉVANNES.

Saint-Albert! Saint-Albert! Ah! Mon ami... mon généreux ami, vous ne vous batterez pas... Le colonel de Flavigny m'a tout dit : votre Héloïse!... elle est innocente... c'est moi seule qui suis coupable et je viens vous demander mon pardon!..

LE COLONEL.

Votre pardon!

MAD. DE BRÉVANNES.

Il me le faut, vous ne me le refuserez pas. mon ami. Jadis votre amour fut tout pour moi, maintenant j'ai besoin de votre estime; de grâce, pardonnez-moi... La jalousie égara ma raison... mon ami, croyez-en mes larmes, mon désespoir...

(*Elle veut se jeter à ses pieds, le colonel la retient.*)

AIR : *de l'Angelus.*

Oui, j'avais conservé pour vous
Une ardeur à nulle autre égale,
Hélas! dans mes transports jaloux,
Je voulais perdre une rivale,
Je ne lui fus que trop fatale!
Devant vous si je dois rougir
D'avoir encouru tant de blâmes...
Mon âme s'ouvre au repentir,
C'est encor la vertu des femmes.

LE COLONEL.

Hortense, il est trop tard... des preuves évidentes... voici Flavigny.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FLAVIGNY.

(*Flavigny paraît avec deux épées et deux témoins.*)

MAD. DE BRÉVANNES.

Grand dieu... le colonel... des armes... malheureuse !..

(*Elle s'appuie accablée sur le banc.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, *et deux témoins avec des armes.*

LE COMTE.

Me voici au rendez-vous, messieurs. Partons.

FLAVIGNY.

A quoi bon quitter ces lieux... ce jardin est solitaire, ces clartés nous favorisent... mais avant de commencer ce double combat, que l'honneur me fait une loi d'accepter... je dois protester solennellement ici, de l'innocence d'Héloïse.. je déclare donc...

LE COLONEL, *l'épée à la main.*

C'en est assez, Flavigny... Défendez-vous ! (*Ils croisent le fer, les épées retentissent. Un sourd roulement de timballes se fait entendre dans l'orchestre. Héloïse paraît à la fenêtre de la mansarde, elle à un flambeau à la main.*)

MAD. DE BRÉVANNES, *revenant à elle.*

(*Avec un cri.*)

Arrêtez !... arrêtez,. et regardez...

TOUS, *regardant Héloïse.*

Grand dieu !..

LE COMTE.

Ma fille !... quel horrible danger.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MULDOR, CONVIVES.

MULDOR.

Heim !... d'où vient tout ce bruit ! Que se passe-t-il chez moi ?

TOUS, *a voix basse.*

Silence !... (*Ils lui montrent Héloïse qui marche su*

le toit et gagne l'échaffaudage des maçons; trouvant la fenêtre fermée, elle descend sur la scène.)

HÉLOISE, *rêvant qu'elle parle à sa mère.*

AIR : *Ce que j'éprouve.*

Ma bonne mère me voici,
Dans ton sein j'apporte mes larmes;
Vois mes tourmens, vois mes allarmes,
Celui que mon cœur a choisi,
M'accuse de l'avoir trahi.
Mon père!... lui-même... mon père
Loin de lui vient de m'exiler...
Mais quand tout cherche à m'accabler...

(Croyant presser sa mère sur son cœur.)

Du moins il me reste ma mère...
Pour me plaindre et me consoler!...

LE COMTE.

Chère enfant!

LE COLONEL.

Et j'ai pû l'accuser!..

FLAVIGNY, *aux domestiques.*

La corbeille de mariage que j'ai apportée tantôt.

MULDOR.

Qu'est-ce qu'on va donc faire chez moi?

MAD. DE BRÉVANNES.

Silence!..

HÉLOÏSE, *toujours endormie.*

Trahie... abandonnée!.. par lui, par mon père... Mais pendant que je suis seule, allons porter ce bouquet où je l'ai trouvé... Ce bouquet... ce n'est pas le mien.

MULDOR.

Que vois-je? c'est mon talisman... Est-ce qu'elle l'a trouvé dans la chambre du colonel Flavigny? Je voudrais bien savoir.

MAD. DE BRÉVANNES.

Que je souffre!..

HÉLOÏSE.

Mon père... Saint-Albert... Il est donc vrai, plus de bonheur... Plus de mariage.

FLAVIGNY.

Vite, le bouquet nuptial... le voile... la couronne... Hortense... c'est à vous à la parer.

MAD. DE BRÉVANNES.

Oui... vous avez raison... c'est à moi !... à moi seule.

CHOEUR *à voix basse.*

AIR *de Jeanne d'Arc.*

Un songe affreux, une image cruelle,
Agite, hélas! son pénible sommeil;
Mais l'amitié veille encore auprès d'elle,
Et lui prépare un fortuné réveil.

(*Pendant ce chœur, Mad. de Brévannes lui a attaché les attributs du mariage; le colonel s'est mis à ses genoux, son père la presse sur son cœur et l'embrasse. Bruit dans l'orchestre.*)

HÉLOÏSE, *s'éveillant.*

Ah!.. où suis-je?

LE COMTE.

Dans les bras de ton père!

LE COLONEL.

Et ton époux est à tes pieds.

HÉLOÏSE.

Mon père! Saint-Albert!

LE COLONEL.

Ah! mon père..: ah! mon ami... que mes torts sont affreux.

FLAVIGNY.

Colonel... ce seul mot les a tous réparés.

(*Il lui tend la main.*)

MULDOR.

C'est fort bien!.. c'est fort bien... Mais ce bouquet... me direz-vous, Madame, ce qui est arrivé cette nuit chez moi?

MAD. DE BRÉVANNES.

Je vous rends votre talisman, Monsieur, et je renonce à

la fortune brillante que votre nom allait m'assurer ; le bonheur n'est plus fait pour moi...

LE COLONEL.

Chère Hortense !

MAD. DE BRÉVANNES.

Je me trompe... je puis encore être heureuse, si vous me pardonnez, si vous m'estimez encore...

LE COLONEL.

Je ne me souviens plus que de votre généreux repentir.

FLAVIGNY.

Son repentir ! (*A part.*) Elle est encore bien jolie, pour qu'il soit sincère.

CHOEUR.

AIR *du siège de Corinthe.*

Ce moment finit votre peine,
Oubliez un instant trop cruel,
Un époux que son amour entraîne,
Va bientôt vous conduire à l'autel.

HELOÏSE, *au public.*

AIR *de la romance du* 1er *acte.*

Si d'Héloïse en ce jour le malheur,
Vous force à l'aimer à la plaindre ;
Par un bruit sonore et flatteur,
Daignez l'éveiller sans rien craindre.
Mais, hélas ! si la pauvre enfant
N'a trouvé qu'un juge incrédule...
Sortez doucement, doucement,
N'éveillez pas la sommambule.

FIN.

AVIS.

Pour cause d'incendie. — Le Magasin de Pièces de Théâtre formé, il y a quarante ans, par Barba, et établi depuis trente ans au Palais-Royal, galerie derrière le Théâtre Français, est transporté provisoirement dans l'ancien local de *la Civette*, rue St-Honoré, N° 210, en face du Café de la Régence.

